

Source	<i>Ethnologie française</i> n°42
Date	janvier 2012
Signé par	Sylvie SAGNES

Contrairement aux conventions académiques, *Généalogies fabuleuses* se clôt sur un état de l'art. Il ne s'agit pas là d'une manière de mimétisme malicieux à la faveur de laquelle l'analyse reproduirait le mouvement de son objet, à savoir une fuite en arrière caractérisée. Ce bilan amené au lecteur en guise de postface est plutôt symptomatique d'une avancée, celle effectuée par la recherche historique depuis la première parution en italien de cet ouvrage, voilà une quinzaine d'années. Des monographies – entre autres, celles de Dorit Raines sur le patriciat vénitien, de David Wolf sur la culture historique anglaise, de Kate Harris sur Grenade – aux synthèses – comme celles de Christiane Klapish-Zuber sur l'iconographie généalogique, de Patrick Geary sur les mythes des origines, d'Anthony Grafton sur l'érudition antique –, tous les travaux cités non seulement témoignent de l'intérêt accru des modernistes pour l'histoire de l'historiographie, mais aussi attestent, indéniablement, du caractère à tout le moins novateur des recherches de Roberto Bizzocchi que le lecteur français peut aujourd'hui découvrir grâce à la traduction de *Genealogie incredibili*, paru en 1995 à Bologne. Et pour cause.

L'auteur commence par nous entraîner dans une étourdissante « promenade à travers la culture généalogique de l'Ancien Régime » [69]. Puisant ses exemples en Italie d'abord, puis en France, en Espagne, dans le monde germanique, et en Angleterre, il esquisse au fil du chapitre inaugural un panorama aussi dense que complexe. S'y côtoient nombre d'érudits, occupés à écrire des histoires à géométrie variable, celles de nobles familles, de dynasties, d'ordres religieux, de villes, de peuples, du monde. Si l'objet de leurs savantes études varie, il n'en va pas de même de leur façon de procéder. Tous dotent le récit du passé d'une armature généalogique qu'ils s'efforcent d'ancrer au plus loin dans le temps. Cette obsession des origines s'accommode des reconstitutions les plus audacieuses, les plus farfelues aussi, au besoin déduites de preuves fabriquées de toutes pièces. Établies suivant la méthode d'Annius de Viterbe, les ascendances, wisigothes ou franques, voire romaines sinon troyennes, et, mieux encore, noachiques (de Noé), rivalisent de prestige et d'ancienneté. Toute l'in vraisemblance de ces démonstrations repose sur des faux que l'on se sent tenu de produire à l'heure où le genre historiographique prend un tournant critique. L'époque est à l'humanisme savant, mais aussi, en tout cas en France, à un absolutisme monarchique qui n'a de cesse de contenir les prétentions de l'aristocratie en soumettant leur légitimité au contrôle des généalogistes royaux. Mais quoique suspectées et montrées du doigt, les généalogies fabuleuses n'en continuent pas moins de trouver leur audience et c'est précisément ce paradoxe qu'interroge Roberto Bizzocchi. Celui-ci tente de dépasser l'explication prévalant habituellement qui impute à la vanité des puissants cette course effrénée à l'ancestralité. De même, fait-il peu de cas de la peur qu'inspireraient aux érudits soudoyés les pressions de leurs commanditaires et qui ne doit alors avoir d'égale que celle du discrédit. Tournant résolument le dos aux soupçons d'arriération, de mauvaise foi, et rompant avec un « chronocentrisme » qui confine notre entendement dans les critères de notre rationalité absolue, l'historien cherche à comprendre dans quel contexte ces

généalogies prennent sens.

Ce contexte est celui d'une révérence totale à la fois à l'historiographie antique, dominée par Tite-Live, et à la Bible, considérée comme l'histoire vraie par excellence. Généalogiste à sa manière, Roberto Bizzocchi trace les linéaments de cette déférence enracinée dans une longue tradition culturelle. Issue de la pensée grecque et de son apologie des temps anciens, la « généalogisation » du passé s'est vu conférer une valeur plus civique à Rome. La conception gentilice de l'histoire de la cité qui en a résulté, en dissociant la destinée des dieux de celle des hommes, a facilité son appropriation par les chrétiens. Lesquels, ayant assimilé la culture aristocratique romaine, ont procédé à un « sauvetage général » [126], absorbant dans leur étiologie du monde l'histoire des païens. Le christianisme médiéval a amplifié ce mouvement centripète, englobant y compris les aspects mythiques, pour organiser toute l'histoire de l'humanité autour de la chronologie biblique et de la généalogie du Christ sur laquelle s'ouvrent deux des Évangiles. Cette vision syncrétique prépare, autant qu'elle les alimente en matériaux, les généalogistes de l'ère moderne. Mais Roberto Bizzocchi ne nous offre pas uniquement cet éclairage. Il nous invite également à comprendre les généalogies modernes et les faux qu'elles génèrent dans le contexte d'une « épistémologie de la présupposition » [208], c'est-à-dire à un moment de la science historique où le savoir ne naît pas du document, mais y trouve sa confirmation, le présupposé subordonnant la source. De manière plus attendue, l'analyse montre ce que la surenchère généalogique doit aux circonstances politiques et religieuses, c'est-à-dire aux luttes opposant les dynasties et/ou les villes, et/ou les confessions.

Par leurs excès, ces généalogies ont entraîné une réaction critique dont dérivent les principes méthodologiques présidant à la pratique historique contemporaine. L'un des mérites de *Généalogies fabuleuses* est de signaler cette dette. Mais l'on saluera surtout l'effort consistant à cerner une vérité – ici la vérité historique des Modernes – dans toute sa relativité.